

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, MARDI, 23 AVRIL 1846.

No. 24

TRADUCTION DE BROWNSON.

DE LA GRANDEUR NATIONALE.

La grandeur nationale dans tous les tems, et dans tous les pays est du plus grand intérêt, et il est extrêmement dangereux d'en concevoir une opinion fautive et erronée. Il en est surtout de même pour le peuple Américain, parce que nous avons établi un gouvernement qui repose sur l'opinion populaire, et qu'on doit suivre son impulsion, et parce que nous entretenons de grandes idées, sur la grandeur que nous avons déjà obtenue, et que nous sommes enclins à n'avoir pas un petit oiseau quand nous considérons ce que nous avons déjà fait pour devenir nation indépendante, et en regardant dans l'avenir pour voir ce que nous pourrions faire par la suite.

Il est vrai que de tems à autre on entend un son discordant dans l'harmonie générale de cet amour propre; il est vrai que çà et là, une voix désappointée, mécontente et peut-être ascétique fait entendre ces mots que tout ce qui luit n'est pas or, qu'un cil clair, que des joues de rose ne sont pas toujours les marques d'une bonne santé, et la promesse d'une longue vie; et que sous des robes de fêtes et des guirlandes de fleurs, on peut souvent découvrir, comme aux fêtes égyptiennes, les traits grimaceux de la mort; mais, en général, la grande masse entre nous depuis le plus grand homme d'état de la Nouvelle Angleterre, jusqu'au plus petit orateur du quatre de juillet, applaudissent hautement à ce que nous avons fait, sont persuadés que nous avons choisi le meilleur sentier, que nous avons surpassé en sagesse toutes les nations qui ont existé, et qui existent encore, et qu'il ne nous reste plus qu'à continuer dans le chemin où nous avons marché si loin, pour se promettre le plus glorieux et le plus brillant avenir de notre grandeur et de notre renommée futures.

Et n'avons pas raison de le croire? Nous ne sommes que d'hier, et que n'avons nous pas déjà fait? Nous avons abattu les premières forêts, et planté la rose dans le désert; nous avons érigé la dense cité, la populeuse ville, le village prospère, là où l'homme encore jeune se souvient d'avoir traqué la bête féroce, et d'avoir vu tourbillonner la fumée de la cabane sauvage; nous avons coupé le continent par nos canaux, et nos chemins de fer, nous avons blanchi l'océan de nos voiles, et rempli les ports de l'univers, de nos vaisseaux, nous rivaïsons en qualité, en quantité et en variété les manufactures des nations les plus renommées et les plus industrielles de la terre. Toute notre population est en œuvre; le marteau de l'industrie frappe du matin au soir, et si avant dans la nuit qu'on dirait que nous avons le don de Midas de changer en or tout ce que nous touchons; et nous ne nous sommes pas arrêtés là, nous avons doté le pays de tous côtés de maisons d'assemblées, d'écoles, d'académies, de collèges, d'universités; et toute la population va à l'école. Nous avons des presses actives, qui jettent par jour des millions de feuilles pour l'instruction et l'amusement de chacun de nous; nous avons des hôpitaux, des asiles, des retraites pour les insensés, les aveugles, les sourds; des maisons de charité pour les pauvres et les vagabonds, des prisons et des pénitenciers pour les criminels et les méchants. Par dessus tout nous avons un gouvernement effectif, libre, pur et économique, conciliant admirablement l'autorité de l'état avec la liberté du peuple, et outre cela le bonheur sans prix d'une liberté religieuse qui permet aux individus des sectes les plus opposées de se rencontrer comme frères, et laissant à chacun la liberté d'adorer Dieu—ou de ne pas l'adorer—suivant les dictées de sa conscience. N'avons nous pas droit alors de nous applaudir? Ne sommes nous pas en vérité un grand peuple? Et notre pays n'est-il pas un grand pays?

Chacun de nous le pense, le sent, le dit, et malheur à celui qui pense, sent et dit autrement. Et cependant il serait utile pour nous, de soumettre un peu l'estime, que nous nous formons de nous mêmes, à un examen plus rigide, que nous paraissions ne l'avoir fait jusqu'à présent. Si notre estime est bien fondée, cet examen la confirmera; si elle n'est pas fondée, cet examen ne lui fera point tort; car peu d'entre nous sont disposés à adopter une conclusion qui ne serait pas favorable à l'orgueil et à la vanité de la nation. Que nous possédons un grand pays: si nous parlons de son territoire, c'est vrai, quoiqu'il ne soit guère plus grand que celui de la Chine, et bien plus petit que celui de la Russie; et qu'outre cela, il y en ait une grande partie qui ne soit pas cultivée, et une autre guère moins considérable, qui n'ait pas même été foulée sous les pas de l'homme civilisé. Mais que nous soyons un grand peuple ou non, ou que nous ayons un droit spécial de nous enorgueillir, c'est là une question toute différente, une question à laquelle on répondra diffé-

remment suivant les vœux que nous adopterons pour juger de la véritable grandeur des nations. Notre jugement de la grandeur comparative des nations dépend entièrement de l'étendard de grandeur que nous adoptons, et par lequel nous les jugeons. Nous appelons un peuple grand ou petit suivant ce qu'il fait, ou ne fait pas, d'après l'étendard de grandeur que nous avons choisi; changez l'étendard, et nous changeons notre jugement. Le peuple que nous avons appelé grand, d'après l'étendard que nous nous étions fait, nous l'appellerons petit, si nous changeons d'étendard. Tout dépend donc de l'étendard que nous adoptons; conséquemment donc pour déterminer si nous sommes un grand peuple, il faut premièrement définir quel est le véritable étendard de la vraie grandeur nationale.

Quelle est donc la vraie grandeur d'une nation? Nous répondons: cette nation est la plus grande dans laquelle l'homme peut plus aisément et efficacement atteindre à la vraie et propre fin de l'homme. La nation, au point de vue, sous lequel nous considérons le sujet, c'est le peuple. Sa grandeur doit donc être la grandeur du peuple; le peuple est une collection ou aggrégation d'individus, et leur grandeur prise collectivement n'est autre chose que leur grandeur prise individuellement. Par conséquent, la grandeur d'une nation n'est que la grandeur des individus qui la composent. La question de grandeur nationale se résout donc dans la question sur la grandeur individuelle. La grandeur de l'individu consiste à remplir la grande fin pour laquelle il est créé, la fin pour laquelle le Tout-Puissant l'a fait et l'a placé dans ce monde. L'homme qui néglige ses fins dernières n'est pas grand, et il n'approche de la grandeur qu'autant qu'il approche de sa véritable fin.

Pour déterminer en quoi consiste la véritable grandeur d'une nation, il faut donc dire en quoi consiste la véritable grandeur de l'individu, et pour déterminer en quoi consiste la grandeur de l'individu, nous devons faire connaître la véritable fin de l'homme; c'est-à-dire la fin pour laquelle il doit travailler, et dont il doit s'assurer tandis qu'il est ici-bas. Or quelle est la fin de l'homme? Pourquoi notre créateur nous a-t-il mis ici? A quoi nous a-t-il obligés d'aspirer? Nous a-t-il mis ici seulement pour naître et mourir?—pour vivre un instant, pour continuer notre espèce, nos travaux, pour souffrir, tomber dans le tombeau, y pourrir, et n'être plus. Si c'est là notre fin, la vraie grandeur consiste à vivre pour cette vie seulement, et à devenir grand dans ce qui appartient à la vie présente. Le plus grand homme sera celui qui réussira le mieux à ramasser les richesses de ce monde, à s'assurer les honneurs et les aises de la vie, ou tout simplement à jouir des plaisirs des sens; en un mot le plus grand homme sera celui qui abonde le plus dans la richesse et le luxe.

Nous ne voulons pas dire, pourtant, que les richesses, le luxe, les honneurs du monde et les plaisirs des sens sont les seuls véritables biens de cette vie; mais simplement qu'ils en seraient partie si notre destinée était bornée à ce monde. C'est que ce monde n'est pas notre demeure, parce que nous sommes de véritables voyageurs sur la terre, et que notre destinée est pour une autre fin; que la fin de justice et de sainteté nous donne, même ici bas, les joies les plus pures et les plus durables. Mais bornez l'homme à cette vie, faites lui croire qu'il n'a pas d'autre destinée au delà; alors rien ne pourra être grand ou bon pour lui, que ce qui est compris sous l'idée de richesse, et de jouissance. Il comptera et reputera comme de nulle valeur ce qui ne tendra pas immédiatement à satisfaire ses desirs sensuels. Aucun moraliste infidèle n'a jamais été capable, à moins de sortir de son système, ou par défaut de système, de concevoir rien de plus grand, de plus noble, de plus avantageux, que les satisfactions des sens.

Mais cette vie n'est pas notre seule vie; et nos destinées ne doivent pas s'accomplir ici; le tombeau ne sera pas notre dernier sort; ce monde n'est pas notre demeure; nous n'avons pas été créés pour ce monde seulement, et il y a pour nous une vie après celle-ci. Mais même celle-ci, si nous nous y arrêtons, ne répond pas à notre question; nous pouvons concevoir une vie future, comme la simple continuation de la présente vie naturelle, et plusieurs d'entre nous, qui cependant se flattent de croire fermement à la vie et à l'immortalité, que l'évangile leur découvre, n'ont pas une autre idée de la vie future. On peut dire que tout être à une fin ou une destinée naturelle vers laquelle il doit tendre nécessairement. Le créateur en formant une créature quelconque l'a douée des moyens de remplir sa destinée et de parvenir à sa fin naturelle. L'homme a été évidemment créé avec une nature, qui ne peut trouver sa fin complète, en ce monde. Il a une capacité plus grande que tout ce qu'il peut obtenir ici. Dans cette capacité il